

Les Koechlin Vous parlent



Koechlin

EDITORIAL

Chers Cousins

Après deux bulletins consacrés à la glorification de notre belle grande famille - par Schlumberger interposés il est vrai, mais tout le monde y avait entendu aussi l'éloge des K. ! - nous avons souhaité revenir à plus de modestie et d'actualité avec une formule un peu moins compacte, qui redonne une place au courrier, aux livres et aux nouvelles.

Mais d'abord, comme toujours, place au passé ! Vous lirez un témoignage qui concerne des K. partis travailler à l'étranger. En Russie, au début de ce siècle, le savoir technique de nos industriels et ingénieurs mulhousiens était très demandé et plusieurs choisirent de s'y transporter avec leur famille - pour y être surpris par la guerre de 14-18 et puis par la Révolution russe, ce qui fut, dans leur vie, une forte, voire dramatique, expérience et une grande fracture. C'est ce que nous raconte la jeune Véra dans les pages autobiographiques que ses enfants ont bien voulu nous communiquer.

Nous aurions aimé pouvoir compléter ce numéro "russe" par des expériences actuelles de collaboration avec les Russes mais n'avons pas reçu de témoignage; sans doute est-ce encore trop tôt. Notre retour à aujourd'hui se fera donc par la rubrique que nous avons parfois appelée "Cousinons - Cuisinons", où plusieurs d'entre vous reconnaîtront leur apport. Continuez à butiner pour nous, dans la presse, vos lectures ou mêmes vos malles à archives ! Mais aidez-nous surtout à ne pas nous figer dans l'évocation du passé en nous reliant toujours à votre présent. Ainsi le B.K. ne démentira pas son costume moderne et restera en phase avec notre vie de Koechlin d'aujourd'hui.

*Madeleine Fabre-Koechlin (GA2332 *)*

Sommaire

De Moscou à Paris : itinéraire d'une jeune fille Koechlin	page 4
Sylvie Koechlin-Pecnard, sculpteur.....	page 12
Les fossiles de Joseph.....	page 13
Cousinons, Cuisinons : Lectures familiales.....	page 15
Nouvelles familiales.....	page 16
Livre des patronymes, annuaires et généalogies.....	page 16

De *Moscou* à *Taris* :

Otinéraire d'une jeune fille GCoechlin dans la tourmente des années 1910- 1920



Des cousins ont bien voulu nous confier un extrait d'un récit autobiographique de leur mère, née Koechlin.

Ce récit raconte la vie ardente d'une jeune fille de la bourgeoisie alsacienne, née à Moscou peu avant le début du siècle, et rapatriée à Paris pendant la première guerre mondiale - en 1917 - en raison de la révolution soviétique.

Au travers d'une odyssée insolite, racontée avec une sobre et belle élégance de style, apparaît une nature riche, sensible et passionnée qui ne s'est jamais départie, en dépit de cruelles épreuves, d'une force de caractère et d'une générosité peu communes.

Filleul de "Vera", que j'entends encore me parler avec passion de Tolstoï et de l'âme russe, je remercie affectueusement ses enfants de nous avoir autorisés à publier pour la famille K. ce texte où se retrouvent sous des noms transparents de nombreux êtres chers.

Jean-Claude Koechlin (GL2533 etAR2233)

Véra Schutz était née à Moscou où son père avait fait une longue carrière comme chimiste, puis directeur d'une importante usine de textiles. Originaire de Mulhouse, il avait épousé une Strasbourgeoise et vécu en Russie plus de 20 ans. La révolution de 1917 avait hâté leur retour en France, dans des conditions difficiles. Ils avaient dû abandonner tout ce qu'ils possédaient, tous leurs souvenirs et les économies de 20 années de travail. De leurs trois enfants, il ne restait que Véra, celle du milieu.

L'aîné, René, s'était engagé dans l'artillerie dès le début des hostilités, en 1914, et avait été tué en Champagne.

Cinq ans plus tôt, le cadet avait été enlevé brutalement en 48 heures par une appendicite, à Fâge de 4 ans.

"VEROTCHKA" ET "SERGINKA"

L'adolescence de Véra avait été assombrie par ces deuils. Elle avait dix ans de plus que son petit frère qu'elle chérissait comme s'il avait été son enfant.



René et sa soeur "Verotchka" s'initient au folklore russe.

A 14 ans, elle était restée seule à la maison avec ses parents qui avaient mis René en pension à Paris, l'année même de la mort du petit Serge. Au retour du voyage annuel en France, le foyer se trouvait privé des deux garçons. Une atmosphère de tristesse pesait sur la maison, jadis si joyeuse.

Véra pleurait tous les soirs avant de s'endormir. Chaque nuit, elle retrouvait son Serginka, elle entendait son joli rire clair, elle voyait ses yeux pétillants de gaieté et sentait ses petits bras se nouer tendrement autour de son cou. Le voilà qui courait vers elle, débordant de vie et de joie et criant triomphalement : « Verotchka. c'est Dimanche aujourd'hui. Maman a dit que c'est toi qui

me garderas ». Entre eux il y avait une entente secrète : un lien merveilleux les unissait dans un monde à part, plein de poésie et de mystère. Serge ne se lassait pas d'écouter les contes que sa grande soeur inventait pour lui. Cela se passait en russe, dans cette langue chantante que tous deux avaient appris de leur vieille niania, avant de parler français.

Mais brusquement Serge n'était plus là et Véra ne pouvait accepter l'idée que jamais plus elle ne le reverrait. Elle ne vivait alors que dans l'attente des grandes vacances qui ramenaient René à la maison. C'était chaque fois un bonheur pour lui de retrouver l'atmosphère familiale et le cadre de son enfance. Les parents auraient voulu lui offrir une villégiature au bord de la mer et à plusieurs reprises avaient emmené les deux enfants sur les bords de la Baltique. Mais René n'aspirait qu'à une chose : ne pas perdre une seule de ces précieuses journées au foyer.



UNE ÉTOILE DE LA GRANDE OURSE

Le frère et la soeur étaient profondément unis. Véra n'avait pas de meilleur ami. Certes, ils se disputaient pendant leurs promenades et leurs jeux. Ardents tous les deux, ils avaient des réactions très vives et de grandes querelles. Mais comme ils se comprenaient et tenaient l'un à l'autre ! Séparés tout l'hiver, ils s'écrivaient de longues lettres que Véra ne montrait à personne. Pas plus qu'elle n'aurait raconté à qui que ce soit leurs secrets intimes.

Chaque soir, avant de se coucher, la fillette écartait les épais rideaux de sa chambre et contemplait longuement une étoile de la Grande Ourse que René regardait là-bas à Paris. Ainsi il leur semblait que la distance entre eux était abolie, qu'ils pouvaient se rejoindre en pensée.

Ils se rencontraient aussi tous les jours dans la lecture des mêmes versets de la Bible. Jamais Véra ne se serait endormie sans lire les passages des Évangiles convenus avec son frère. Leurs parents n'étaient pas pratiquants mais ils leur avaient fait donner une instruction religieuse, selon la tradition protestante de leurs ancêtres. D'où était venue aux deux enfants cette ferveur ? La confirmation et la première communion furent pour eux un événement d'une intense émotion. Ils se sentaient indignes de cette consécration qui revêtait pour eux une valeur ineffable. Plus que jamais ils étaient à l'unisson mais c'était un sentiment trop profond pour des paroles et il leur aurait semblé le profaner en le manifestant.

A Paris, René se passionnait pour ses études. Il allait beaucoup au théâtre et au concert avec ses cousins, s'enthousiasmait pour des idées, pour des hommes. Il avait une grande admiration pour un de ses professeurs, Albert Bayet.

En 1914, comme chaque année, l'été ramena René à Moscou où la déclaration de guerre le surprit. Il n'avait

Les Schutz en troïka

pas 20 ans et ses parents espéraient le garder à la maison. Lui qui professait jusque-là des théories pacifistes, brusquement n'y put tenir et se joignit au premier contingent de jeunes Français de la colonie de Moscou, appelés sous les drapeaux, pour aller s'engager à Paris. Son instruction terminée, il partit avec le titre d'aspirant sur le front de Champagne où il devait tomber quelques semaines plus tard.

LE VIDE TOTAL: LE DÉSARROI ABSOLU

« Il est mort en brave. » L'horrible télégramme envoyé par un oncle arriva à Moscou le surlendemain. Si loin des leurs et de la mère-patrie, les parents de René furent accablés par un désespoir profond. Pour Véra il n'y avait plus rien, c'était le vide total, le désarroi absolu. Dix jours après cette nouvelle lui parvint la dernière lettre de son frère, écrite dans les tranchées. Revoir cette écriture si chère et lire ce message avec la pensée que tout était fini - quel déchirement. « Soeurette chérie, » disait-il, « c'est au régiment, dans la vie en commun avec les camarades, que j'ai compris combien nous nous ressemblons - c'est fantastique - et j'ai senti tout ce que tu es pour moi. Je découvre que je t'adore infiniment et il faut que nous soyons toujours, quand nous nous reverrons après la guerre, (car j'ai bien quelques chances d'en revenir) les deux meilleurs amis du monde. »

Dans la maison, dans le parc, chaque coin, chaque objet évoquait pour Véra les souvenirs de son enfance avec René. Le grand piano à queue de l'immense salle de billard avec ses six baies ne se rouvrirait plus. Que de belles heures elle avait passées à accompagner son frère, dont le violon à présent demeurait fermé, une relique du passé. Chaque livre de la bibliothèque choisi avec lui,

lu ou commenté ensemble, lui parlait de lui. Au jardin tous les recoins, les buissons, la tonnelle, le verger, le tennis - déjà envahi par les mauvaises herbes, ne retentirait plus jamais de leurs ébats. Ni la nature, ni la poésie, ni la musique n'apportaient à Véra un adoucissement à sa peine. Elle savait qu'elle n'aurait plus le courage de toucher à son piano, d'ouvrir ce volume favori, de se promener dans le parc. Si seulement elle avait eu des amis de son âge pour la détourner de son chagrin ! Mais ses parents s'étaient refusés à l'envoyer en classe dans une école russe. Ils habitaient loin du centre de la ville, dans un faubourg de Moscou, où se trouvait l'usine et voyaient peu de monde. Quand leurs enfants étaient devenus trop grands pour la niania, une gouvernante des provinces baltiques avait été engagée pour leur enseigner le russe et l'allemand. Une institutrice française venait tous les jours leur donner des leçons. Lorsque René était resté en France, sa soeur avait continué à travailler seule à la maison. Elle avait des professeurs de piano et de dessin et apprenait l'italien et l'anglais. Elle aimait l'étude et la lecture était sa principale occupation jusqu'à la guerre. Mais elle souffrait de n'avoir pas de compagnes de classe et aurait ardemment souhaité fréquenter une école. Les seules fillettes qu'elle rencontrait étaient les enfants d'ingénieurs anglais employés à l'usine. Mais ceux-ci faisaient des études dans leur langue et sortaient surtout dans la colonie anglaise.

L'INFIRMIÈRE "SESTRITSA"

Peu après le début de la guerre, l'infirmerie de l'usine avait été transformée en hôpital pour les blessés. Véra avait obtenu l'autorisation des ses parents d'aller tous les jours y passer quelques heures pour distraire les soldats et leur apporter des douceurs. Peu à peu elle

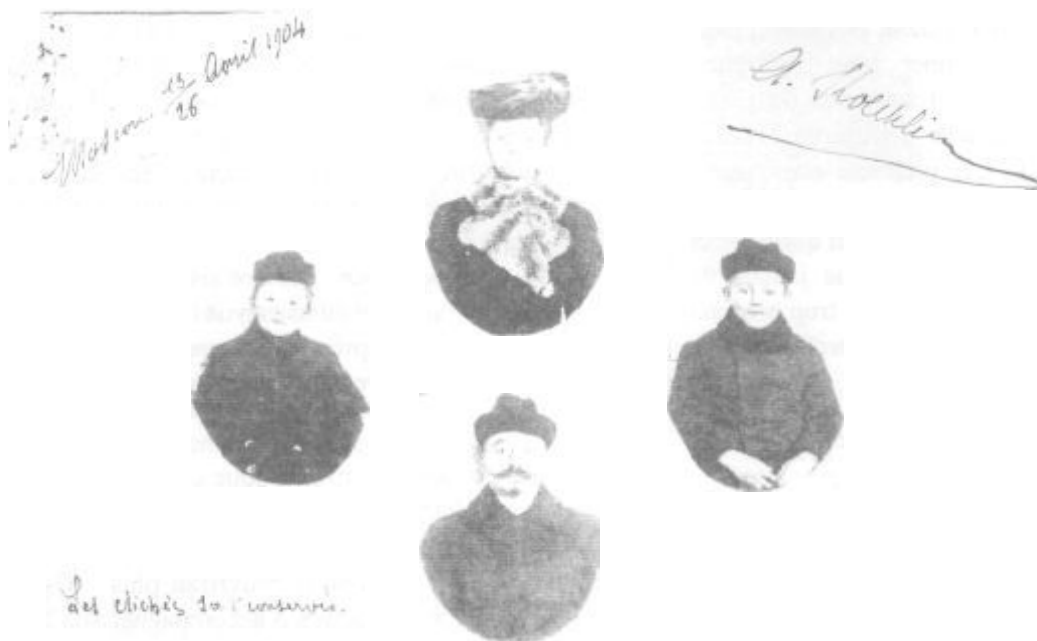
avait fait son apprentissage d'infirmière et se sentait tout heureuse de pouvoir se rendre utile. C'était la première fois qu'elle avait vraiment l'occasion d'entrer en contact avec des Russes. Il y avait parmi les blessés une majorité de paysans venus du fin fond de la Sibérie, du Caucase, de l'Ukraine, bref, de toutes les régions. Beaucoup ne savaient pas lire ni écrire et Véra faisait la lecture aux uns et servait de secrétaire aux autres. Au début elle était embarrassée pour composer des lettres conjugales et demandait : « que voulez-vous écrire à votre femme? » Mais la réponse était habituellement : « écrivez ce que vous voulez, petite soeur, vous savez mieux que nous ce qu'il faut dire. »

Quant à la lecture, bien peu de ces hommes s'y intéressaient. Lorsqu'elle offrait de leur lire les journaux, ils demandaient : « est-ce qu'on parle de la paix dans le journal? Non? Alors ce n'est pas la peine, ce n'est pas intéressant. »

Quand Véra leur disait qu'elle était française, ils ne voulaient pas le croire: « vous êtes une des nôtres, petite soeur, ce n'est pas possible que vous ne soyez pas russe! » "Sestritsa, petite soeur", c'était le nom qu'on donnait aux infirmières.

Après la mort de René, Véra se demanda si elle aurait la force de retourner à l'hôpital, de se ressaisir suffisamment pour dominer son émotion. Mais tout de suite elle sentit que là était le salut. Oui, elle serait leur "petite soeur" à tous, elle leur donnerait ce qu'il y avait de meilleur en elle et ils l'aideraient à vivre. De plus en plus elle s'attachait à ces grands enfants, si simples et confiants. Ceux qui savaient écrire lui envoyaient, une fois retournés au front, des missives touchantes. Il y avait, chez ces êtres primitifs, une naïveté et souvent un

mysticisme qui étonnait la jeune fille. Ces paysans arrachés à leur village, à leur terre, à leur isba, où une petite lampe brûlait nuit et jour devant l'icône, ne comprenaient pas pourquoi ils devaient aller se faire tuer. La notion de patrie était chez eux très vague mais ils priaient pour le "Petit Père" - le Tsar, et acceptaient avec fatalisme la destinée contre laquelle ils n'avaient pas songé à se révolter. Véra s'étonnait de se sentir si près d'eux, tout en étant tellement différente par



La famille "Schutz" en 1904

ses origines, son éducation, sa formation intellectuelle.

Il y avait aussi à l'hôpital des ouvriers ou des employés qui étaient plus évolués que les paysans. Souvent Véra avait avec eux des conversations intéressantes. Elle était frappée des connaissances que certains possédaient en histoire et en économie politique, et des tirades que les socialistes débitaient sur les Chambres et la Révolution anglaises. Avide de tout comprendre, elle les écoutait passionnément. Mais les rapports qu'elle avait avec eux étaient différents : sur le plan intellectuel et non affectif, comme avec ceux pour qui elle était la sestritsa, la petite sœur, à qui on confiait son cafard, à qui on montrait la photographie de la femme et des gosses restés au village, celle des vieux parents vivant dans l'attente des nouvelles du soldat parti au loin.

AVEC LES PRISONNIERS ALSACIENS

Bientôt Véra entreprit un autre travail, parallèlement à ses visites à l'hôpital. Son père avait repris du service et, chargé de mission, se consacrait au rapatriement en France des prisonniers alsaciens et lorrains que les Russes nous rendaient. La jeune fille assumait le rôle d'interprète et de traductrice dans les rapports avec les autorités du pays. C'était principalement un travail de secrétariat qui consistait à traduire les interrogatoires, établir les listes et écrire les lettres au Gouverneur de Moscou pour obtenir les autorisations nécessaires. Mais Véra y mettait tout son cœur. Elle avait l'impression de faire quelque chose pour la France, cette patrie lointaine pour laquelle son frère s'était fait tuer. Elle se sentait profondément française tout en étant attachée par toutes ses fibres à son pays natal. Ses parents ne s'étaient jamais adaptés, ils ne s'étaient pas fait d'amis à Moscou en dehors de leurs compatriotes et avaient le sentiment de vivre en exil. Après chaque séjour en France le retour leur avait paru très dur. Quand le train franchissait la frontière et pénétrait en Russie, leurs visages s'assombrissaient. Véra, au contraire, s'épanouissait et se sentait dans son élément. Son amour pour la France était quelque chose d'abstrait, d'idéal, tandis que son sol natal, cette langue russe qui était la sienne, ces paysages aux horizons sans bornes, c'était le climat dont elle avait la nostalgie.

Et pourtant le moment était proche où il allait falloir quitter tout cela, sans esprit de retour, laissant derrière soi les souvenirs les plus chers, l'irremplaçable.

LE DÉCHIREMENT DU DÉPART

En Février 1917 éclatait la Révolution à Petrograd. A



Les poupées russes de Vera et René

Moscou, ce fut l'enthousiasme, le délire. On chantait partout la Marseillaise dans les rues. Pour les Français, quel spectacle émouvant ! « Nous avons fait la Révolution sans verser une goutte de sang » triomphaient les indigènes. Mais partout l'effervescence régnait, un nationalisme farouche se manifestait dans les grands centres industriels où la plupart des postes techniques et de direction étaient tenus par des étrangers. Tout d'abord on s'en prit aux firmes de nom allemand dont les usines et les magasins de vente furent pillés. Ainsi la maison Bechstein, dont les plus beaux pianos furent jetés par les fenêtres et allèrent s'écraser dans la rue. De même pour les Établissements Singer, dont furent brisées ou emportées les machines à coudre. Sur les routes on voyait passer des traîneaux contenant les objets les plus divers.

A l'usine, dont le père de Véra assumait la direction, il y avait de nombreux chimistes et contre maîtres alsaciens dont les passeports étaient allemands. Brusquement ils furent arrêtés et menés en prison. Il fallut de longues démarches du consulat pour obtenir leur libération et l'attribution d'un statut de "protégés français". Mais la xénophobie augmentait. Peu à peu tous les étrangers, alliés ou non, se sentirent visés.

Madame Schutz vivait dans l'angoisse pour son mari. Beaucoup d'usines étaient arrêtées et la foule de grévistes venait envahir celles qui continuaient à marcher. Plusieurs directeurs d'usine avaient été abattus. Le père de Véra était un homme énergique. Il avait toujours eu de bons rapports avec son personnel qui l'estimait et appréciait sa droiture et son esprit, libéral pour l'époque. Aussi cherchait-il à rassurer sa femme et à la persuader de prendre patience. Sa tâche auprès des prisonniers alsaciens et lorrains n'était pas terminée. Il ne pouvait songer à sa propre sécurité tant que sa mission n'était pas achevée. Au mois de Septembre 1917 le rapatriement touchait à sa fin.



L'usine "Schutz" de Moscou

Lorsqu'enfin le dernier contingent d'Alsaciens et de Lorrains fut embarqué sur le bateau d'Archangelsk, Monsieur Schutz commença les démarches pour son propre départ. On ne pouvait rien emporter avec soi : quelques effets et une somme dérisoire. Aucune photographie, aucun papier. La famille Schutz était obligée d'abandonner tout ce qu'elle possédait. Véra, le désespoir dans l'âme, dut brûler ses reliques les plus précieuses : les lettres de son frère, toutes les photos et souvenirs de leur enfance. La bibliothèque, constituée peu à peu avec amour, était un trésor qu'il fallait quitter, la maison, le jardin, tous les êtres pleins de réminiscences, où plus jamais ne résonneraient les échos du passé. Enfin il y avait l'hôpital, dont le personnel et les blessés avaient constitué, pendant ces années de guerre, sa véritable famille, le refuge à la porte duquel elle laissait sa peine et son désarroi et où elle avait trouvé, sinon l'apaisement, tout au moins une raison de vivre.

Les adieux furent émouvants. Véra essayait de ne plus penser, de ne plus sentir, pour supporter ce déchirement, cette séparation définitive avec tout ce qui comptait encore pour elle. Qu'est-ce qui l'attendait en France ? Une tombe dans le cimetière militaire de Hans. Ce n'était pas là qu'elle cherchait le souvenir de celui qui avait été son unique compagnon d'études et de jeux, son confident et son meilleur ami; celui avec lequel elle avait partagé, dès les premiers balbutiements, ses peines et ses joies. Il lui semblait qu'elle laissait derrière elle tout ce qui lui était cher.

VOYAGE EN 1917

Le voyage à travers la Finlande, la Suède, la Norvège et la Grande-Bretagne dura un mois. Aventure qui eût été passionnante en d'autres temps mais apparut comme une épreuve dans les conditions actuelles. A chaque

frontière on était parqué dans des baraquements : interrogatoire, examen minutieux des papiers, fouille, visite médicale, angoisse d'être retenus. Il suffisait d'un cachet qui manquait au dossier, d'une légère indisposition, pour être gardés en quarantaine pour une durée illimitée. Partout des réfugiés, des familles entières qui fuyaient le bolchevisme, sans savoir où aller. Monsieur Schutz et les siens étaient relativement privilégiés. Voyageant avec les officiers supérieurs de la mission de rapatriement, ils bénéficiaient du statut diplomatique et purent assez vite s'embarquer à Bergen tandis que d'innombrables fuyards attendaient depuis de longues semaines une place sur un des rares bateaux disponibles. Véra avait le coeur serré en voyant la détresse de ces familles sans ressources, véritables épaves entassées

dans les campements de fortune, ne trouvant nulle part à se loger.

La traversée sur une mer déchaînée fut horrible. A peine parti, le navire dut stopper toute la nuit pour dépister les sous-marins qui le guettaient. Lorsqu'enfin on se remit en marche, le tangage commença. Bientôt tous les passagers, jusqu'au personnel le plus aguerri, furent en proie au mal de mer inexorable. Le bateau n'était plus qu'un lazaret ballotté par la tempête, une géhenne où retentissaient des pleurs et des grincements de dents. Véra n'avait plus qu'un souhait : couler, sombrer le plus rapidement possible afin que ce cauchemar prenne fin. Elle évoquait l'Enfer de Dante et se demandait pourquoi le poète n'avait pas infligé ce châtement aux damnés, emportés par la rafale du tourbillon incessant au sein du cercle de la luxure.

Lorsqu'on débarqua à Aberdeen, la tempête continuait à faire rage. Dans la rue les malheureux passagers, hâves, défaits, étaient projetés contre les murs par des rafales de vent déchaîné. Pendant la traversée de l'Ecosse un pâle rayon de soleil vint illuminer la Firth of Forth et, dans l'esprit de Véra, se grava cette première impression du monde occidental, la vision d'une partie de la flotte anglaise réfugiée dans le cadre prodigieux de ce grand estuaire.

A Londres la famille Schutz, démunie de son dernier sol, dut câbler en France et attendre l'envoi de subsides pour terminer son périple.

PARIS EN PLEINE GUERRE

Seuls des exilés ayant vécu cet instant peuvent comprendre l'émotion qui étreignit le coeur des voyageurs lorsqu'ils foulèrent enfin la terre de France.

La chaleur de l'accueil de tous les leurs à Paris ne put cependant atténuer pour eux la tristesse de ce retour en pleine guerre, au milieu des deuils et des angoisses. Si longtemps Monsieur et Madame Schutz avaient rêvé à ce jour où ils reviendraient vivre dans leur pays pour y finir leurs jours confortablement, entourés de leurs enfants et de tous ceux qui leur étaient chers et dont ils avaient été séparés. Cette pensée les avait soutenus pendant tant d'années au long de leur interminable exil. Combien différente était la réalité ! Leur chagrin se trouvait ravivé devant le vide poignant laissé par le départ de cet aîné dont ils ne trouvaient que des reliques : la cantine contenant son uniforme d'aspirant et la croix de guerre avec une brillante citation.

Au point de vue matériel, Monsieur Schutz avait perdu le bénéfice de trente ans de labeur acharné et devait, à l'âge de la retraite, se réadapter à une existence et un travail nouveaux. Courageusement, il entra au Service Géographique de l'Armée où il s'initia rapidement à des fonctions très différentes de celles qui avaient été les siennes en Russie. Véra, elle aussi, chercha aussitôt une activité qui lui permît de se rendre utile et de ne pas regarder éternellement en arrière. Elle désirait vivement soigner des blessés français et, n'ayant aucun diplôme, chercha à quelle formation s'inscrire pour passer le plus rapidement possible un examen de Croix Rouge. Tout en s'y préparant, elle s'enrôla comme traductrice aux Services de Propagande de l'Armée, en compagnie de la fille du Consul Général de France à Moscou avec laquelle elle s'était liée les derniers temps. Tous les jours les deux amies se rendaient au Palais Royal où se trouvaient leurs bureaux. C'était un réconfort pour elles d'avoir ce travail en commun et de se dire qu'elles étaient utiles à quelque chose.

Au bout de quelques mois Véra fut immobilisée par une sciatique extrêmement douloureuse. Elle venait de passer son diplôme de Croix Rouge et fut désespérée lorsqu'elle sut qu'elle devrait garder la chaise-longue pendant de longues semaines au lieu de prendre un service d'hôpital. Une de ses tantes lui suggéra de se mettre au latin et lui apporta la "grammaire simple et complète" de Crouzet. « De mon temps les jeunes filles n'apprenaient pas les langues mortes et j'ai toujours regretté de n'avoir pas fait de latin » dit-elle à sa nièce. Celle-ci commença par protester : « A quoi bon ? Cela ne servira à rien et à personne ». Puis elle décida de s'y mettre mais avec un but déterminé. Elle avait toujours déploré de n'avoir pu faire des études normales et passer des examens. Pourquoi ne se présenterait-elle pas au Bac ? Aussitôt elle se plongea dans la préparation de latin-langues et, en six mois, fut à même de s'inscrire à la session de Juillet. Elle avait pris le russe comme première langue et, à Lyon, où elle passa les épreuves, se trouva être la seule candidate à la présenter. Elle fut

amusée de l'intérêt que l'examineur lui témoigna pendant l'oral, la suivant dans ses autres épreuves pour voir si elle savait aussi bien le français que le russe. Reçue avec mention, Véra décida de préparer la deuxième partie du Baccalauréat, tout en continuant son travail de Croix Rouge. En effet, aussitôt débarrassée de sa sciatique, elle avait demandé une affectation et avait commencé son service à l'infirmierie de la Pépinière où elle avait trouvé un climat sympathique sous les ordres d'un médecin d'origine alsacienne et une infirmière-major d'une exquise bonté.

VIVRE DE L'AMITIÉ DE SES COUSINS

Lorsque survint l'armistice, et la fermeture de l'hôpital, Véra suivit l'infirmière au Service Médical de la Place où elle travailla encore un hiver, tout en préparant son bachot de philosophie. Grâce à ces occupations, la jeune fille s'était ressaisie et s'adaptait rapidement à sa nouvelle existence. Certes, elle pensait avec nostalgie à son pays natal - où un peu de son cœur était resté - mais elle s'efforçait de refouler ce sentiment tout au fond d'elle-même et de vivre de l'amitié de ses cousins. Elle avait éprouvé une douceur infinie à retrouver celle qui était sa grande soeur chérie, avec qui elle avait échangé une correspondance fidèle depuis le jour où les deux jeunes filles s'étaient liées lors d'un voyage en France de la famille Schutz, au lendemain de la mort du petit Serge. Véra avait trouvé auprès de sa cousine Lucie une compréhension et une affection qui l'avaient aidée à supporter son premier chagrin. Depuis ce moment, malgré leur séparation, leur amitié étaient devenue, d'année en année, plus profonde. A présent ce sentiment apportait à Véra un enrichissement d'autant plus précieux que Lucie avait été la meilleure amie de René, que son oncle et sa tante avait constamment accueilli à leur foyer lors de ses vacances de Noël et de Pâques et, ensuite, de ses permissions.

Monsieur et Madame Schutz avaient l'un et l'autre de nombreux frères et soeurs, tous mariés, qui - pour la plupart - habitaient soit l'Alsace, soit Paris. Lorsque Véra venait en France avec ses parents, avant la guerre, elle ne s'y reconnaissait pas au milieu de ces innombrables oncles et tantes, cousins et cousines, dont les effusions effarouchaient la petite Moscovite timide et sauvage qui aurait voulu profiter de son court séjour à Paris pour s'instruire en compagnie de son frère au lieu de subir tant de corvées familiales !

Maintenant la situation était différente. Mûrie par tout ce qu'elle avait vécu, Véra appréciait l'affectueux accueil des siens et la gentillesse qu'ils avaient témoignée à René. Mais sa nature exclusive et passionnée l'amenait à fuir les réunions nombreuses et à concentrer son amitié sur les êtres avec lesquels elle se sentait en profonde harmonie. Les meilleurs moments

étaient ceux qu'elle passait avec Lucie et deux de leurs cousins communs : François et Geneviève. En François Véra avait retrouvé un frère aîné, d'autant plus cher qu'il avait été lié avec René et pouvait parler avec elle de leur passe. La jeune fille aurait vécu en recluse si ses cousins ne l'avaient pas entraînée aux concerts qu'ils fréquentaient régulièrement. Leur amour commun de la musique était un lien de plus entre eux mais il avait fallu du temps à Véra pour avoir le courage de réentendre les mélodies qui évoquaient pour elle d'une façon plus émouvante que toute autre sensation le souvenir de René. C'était l'audition de telle sonate de Beethoven qu'ils avaient jouée ensemble, ou une symphonie entendue avec lui, ou encore ce Petrouchka de Stravinsky qui les avait enchantés lors du dernier séjour des Schutz à Paris en 1913 quand les Ballets Russes faisaient fureur. René était si vibrant, si enthousiaste. Il galvanisait sa soeur et l'initiait au Beau sous toutes ses formes. Maintenant qu'il n'était plus là elle cherchait partout son souvenir et le retrouvait dans ces associations de sensations qui, comme dans l'univers proustien, abolissaient le Temps, recréant par une sorte de magie intérieure les émotions du passé. Instinctivement elle se raccrochait à ces valeurs spirituelles, dans leur pérennité réconfortante, et se refusait à accompagner ses parents sur une tombe qui, pour elle, ne représentait strictement rien.

UNE PROFONDE ASPIRATION CONTRARIÉE : LA MÉDECINE

La richesse de sa vie intérieure et l'évocation de tout ce qui n'était plus n'empêchaient pas Véra de se donner frénétiquement à son existence présente. Dès qu'elle eut décroché sa peau d'âne, la jeune fille vit luire devant elle la possibilité de réaliser une aspiration profonde : faire ses études de médecine. Ce projet rencontra chez ses parents une opposition farouche. Ce n'était pas le désir de voir leur fille gagner rapidement sa vie qui motivait ce veto. Du fait du retour de l'Alsace à la France, ils avaient récupéré des fonds et retrouvé une aisance suffisante après la guerre. Mais à cette époque-là il y avait encore très peu de doctresses et Madame Schutz considérait que sa fille perdrait toute féminité et toute possibilité de se marier si elle s'orientait dans cette voie. Véra savait combien ses parents souhaitaient la voir fonder un foyer et avoir des enfants. Ayant perdu leurs fils, ils attendaient d'elle seule ce réconfort pour leurs vieux jours. Elle essaya vainement de les persuader que les études de médecine ne modifieraient en rien son comportement et ses chances de se marier. Dans la famille il y avait l'exemple de sa cousine Lucie qui avait embrassé cette profession et conservait le charme de la vraie jeune fille d'autrefois. Tout l'été qui suivit l'obtention de son deuxième Baccalauréat Véra lutta pour obtenir l'adhésion des siens à ce projet qui lui tenait tellement à coeur. Sa mère pleurait quand il en était

question et son père lui reprochait de leur causer du chagrin. La jeune fille était déchirée par le chagrin, le doute et le remords de contrarier ses parents qui avaient tant souffert et dont elle aurait dû être la consolation au lieu d'être un sujet de peine.

A ce moment-là elle entendait son cousin François partir en diatribes contre la médecine, qu'il voulait abandonner, à son retour des armées, où il avait servi dans des formations sanitaires. « Ce n'est pas un métier pour toi, Véra. Tu le vois sous l'angle idéal, humanitaire, mais tu seras tout de suite écoeurée par la réalité, rebutée par les laideurs et les grossièretés de ce milieu de carabins. Je n'aimerais pas te voir engagée dans cette voie qui ne te convient absolument pas. » François traversait une période de profond désarroi à la suite des heures pénibles qu'il avait vécues au front et qui l'avaient dégoûté de sa profession. Dans cet état d'âme il n'avait pas le courage de terminer ses études et déclarait **qu'il** se ferait maçon, menuisier, horloger, cultivateur mais pas médecin ! Véra était émue et troublée par les discours de son cousin. En ce qui la concernait, elle se demandait si elle avait le droit de passer outre aux désirs de ses parents, sans être assurée de ne pas se tromper sur ses aptitudes et sa vocation. En proie aux scrupules et au complexe bien protestant de culpabilité qui l'inhibait continuellement, elle décida, la mort dans l'âme, de renoncer à cette carrière auprès de laquelle tout lui apparaissait dépourvu d'intérêt.

INTERMÈDE AU SORBONNE

Pour se consoler elle résolut de faire une licence de langue en Sorbonne et choisit l'italien comme étant celle qu'elle possédait le moins bien. Il lui eût paru ridicule de faire le russe avec des professeurs français; l'allemand qu'elle avait étudié à fond ne l'attirait pas tandis que la musicalité de l'italien et sa littérature merveilleuse la séduisaient. C'est à la Sorbonne que, pour la première fois de son existence, Véra réalisa son voeu de suivre des cours et d'avoir des camarades. Ce qui paraissait normal aux autres étudiants était, pour elle qui n'avait jamais été en classe, un immense privilège. Elle se demandait comment elle pourrait être à la hauteur en présence d'élèves qui avaient fait des années de français et de latin au lycée alors qu'elle avait préparé toute seule ses deux Baccalauréats, en quelques mois, sans autre base que l'enseignement de ses institutrices moscovites. Grand fut son étonnement lorsqu'elle s'aperçut que ses versions latines avaient les meilleures notes et qu'elle dut prendre la direction d'un des groupes de travail en commun de son cours. Personne ne pouvait imaginer la joie qu'elle éprouvait lorsqu'elle avait la possibilité d'aider des camarades à comprendre un texte ou leur rendre un service quelconque.

Cette année de Sorbonne fut pour elle un plaisir

incomparable et elle regretta presque d'avoir réussi à passer sa licence en un an, se trouvant toute désemparée d'avoir fini. Ses professeurs l'engageaient vivement à continuer ses études et à faire un doctorat mais Véra n'avait pas l'intention d'enseigner et ne se sentait pas le droit de travailler uniquement pour son plaisir. Elle voulait faire quelque chose d'utile et avait besoin d'un but dans la vie. Aussi fut-elle tout de suite conquise par le projet de sa tante Juliette, la mère de François et de Geneviève, dont elle admirait l'activité.

SERVIR

La soeur de Monsieur Schutz avait fondé, dès le début de la guerre, une oeuvre destinée à donner du travail aux femmes de mobilisés dont les ressources étaient insuffisantes. L'idée maîtresse des V.S.S. était de mettre en rapport tous ceux qui voulaient "servir" avec ceux qui avaient besoin d'être aidés.

tp La coupe et la distribution du tissu étaient assurés par des bénévoles, ce qui permettait de mieux rémunérer le travail à domicile. Des visiteuses s'intéressaient aux conditions d'existence des salariées et cherchaient à soulager les détresses cachées.

A la fin des hostilités, la présidente de l'oeuvre des V.S.S. voulut l'adapter aux besoins du temps de paix et l'orienta vers la lutte contre la mortalité infantile. Véra s'enrôla comme volontaire. Sa tante avait le projet de fonder un service social à la Maternité de la Charité qui se trouvait à proximité immédiate du siège de l'oeuvre et elle voulait

A présenter la jeune fille au médecin-chef du service, avec lequel elle avait pris contact. Mais Véra déclara que, sortant des bancs de la Sorbonne, elle n'était pas qualifiée pour entreprendre une pareille tâche - sans aucune préparation et demanda qu'il lui fut accordé au moins six mois d'instruction. Aussitôt elle s'inscrivit à l'école de puériculture du Docteur Lesage et fit des stages pratiques, non seulement dans une pouponnière, mais aussi dans une oeuvre américaine qui s'occupait de l'enfance. La directrice, très compréhensive, accorda à la jeune fille l'autorisation de passer rapidement dans tous les services et d'y rester le temps qui lui paraîtrait nécessaire pour s'initier à sa future tâche. Ce contact avec la misère fut pour Véra une révélation qui transforma sa conception de l'existence. Elle avait certes lu assez d'oeuvres réalistes pour ne pas ignorer la souffrance et les injustices sociales. Son adolescence avait été nourrie de lectures les plus diverses et elle avait versé des larmes sur les Misérables, sur les héros de

Gorki, de Dostoïevski, de Tolstoï.

Mais il y a un abîme entre la connaissance livresque et le combat dans la mêlée. Lorsque Véra se trouva en présence de cas concrets dramatiques pour lesquels il fallait une solution immédiate, la vie douillette qu'elle avait menée jusque là en vase clos lui parut fausse, monstrueuse. Elle avait conscience d'être à la fois mûrie prématurément par l'austérité et les deuils de son enfance et de son adolescence solitaires et, en même temps, puérule et inadaptée en présence des difficultés de la vie. Sa candeur et sa pureté la protégeaient dans son inconscience de certains dangers qu'elle traversa sans même les imaginer au cours des enquêtes dont elle fut chargée dans des quartiers mal famés. Un jour, où elle demanda son chemin à un agent, elle fut très surprise de s'entendre dire : « qu'est-ce que vous allez faire là ? A votre place je n'irais pas. Ce n'est pas un endroit pour

vous ». L'idée de suivre ce conseil n'effleura pas un instant l'esprit de la jeune fille qui se considérait en service commandé et continua sans aucune appréhension ses pérégrinations aussi bien à travers les longs couloirs obscurs des septièmes étages que dans les bouges louches et hôtels meublés. Toute fois, pour éviter de les inquiéter, elle évitait de raconter à ses parents les détails de son activité qui, déjà, ne les rassurait qu'à moitié. Sa mère avait une hantise des microbes et ne comprenait pas qu'on puisse volontairement s'exposer au contact de gens vivant dans des conditions d'hygiène déplorables.



Vera à Paris vers 1920

Lorsque Véra considéra qu'elle avait des notions suffisantes pour voler de ses propres ailes, elle prévint sa tante qu'elle était prête à commencer son travail à la maternité. Le médecin chef du service - un homme remarquablement dynamique et intelligent - l'accueillit avec compréhension et lui accorda son soutien total. Tous les matins Véra, en liaison avec les infirmières qui lui signalaient les cas nouveaux et intéressants, parcourait les salles, remplissant les formulaires de demandes de secours, ce qui servait d'entrée en matière des jeunes accouchées. Très vite elle se rendit compte que son travail ne pouvait être efficace que si elle les voyait à l'avance, à la consultation des femmes enceintes, et les suivait ensuite, à la consultation des nourrissons. Elle s'adjoignit alors deux volontaires avec l'aide desquelles elle put assurer les permanences le matin et faire des visites à domicile l'après-midi. Les trois jeunes filles formèrent une équipe et se passionnèrent pour leur tâche, s'y donnant

complètement. Leur plus grande joie était d'arriver à persuader une jeune maman abandonnée d'allaiter son enfant et de la faire renoncer à le mettre à l'Assistance. Il fallait ensuite l'aider à trouver du travail avec son bébé à sa sortie de son séjour de convalescence. Beaucoup ignoraient qu'elles avaient droit à des secours préventifs d'abandon et on devait faire les démarches pour elles. Mais le cas des familles à suivre était encore plus absorbant et posait des problèmes de tous ordres. Au cours de leur visite, les jeunes assistantes sociales étaient amenées à faire tous les métiers, aussi bien conseillères juridiques et infirmières que femmes de ménage ou bonne d'enfant. Elles faisaient des démarches pour des mariages lorsqu'il fallait régulariser une situation, et servaient de marraines quand les mamans le leur demandaient.

DANS L'ATTENTE D'UN VRAI ROMAN

Véra avait le sentiment d'avoir trouvé un but dans l'existence et ne souhaitait pas se marier, persuadée qu'en fondant un foyer on est amené à se cantonner dans un cercle rétréci et à se concentrer égoïstement sur soi et les siens. Plusieurs fois sa famille avait essayé de lui faire rencontrer des jeunes gens susceptibles de devenir des maris. Mais la jeune fille se figeait dans une attitude de réserve rébarbative qui désolait sa mère. Véra était arrivée à l'âge de 24 ans sans avoir eu un vrai roman.

A Moscou elle avait toujours évité de laisser ses rapports avec ses blessés prendre un tour sentimental. Lorsqu'ils écrivaient des lettres qui le devenaient, elle espaçait la correspondance et avait toujours réussi à éloigner les complications. Pourtant, elle était sensible et romanesque mais elle avait vu flirter ses amies anglaises tout enfants encore et recueilli leurs confidences. Loin de l'attirer, ces exemples l'avaient confirmée dans sa réserve. En cela elle était imprégnée de cet esprit protestant contre l'emprise duquel elle

essayait de réagir. Elle souffrait de cette espèce de complexe d'infériorité, mêlée cependant d'orgueil, qui la rendait timide et irrésolue en apparence alors qu'intérieurement elle se sentait pleine d'énergie et de dynamisme. C'était un des sujets de discussion animée entre ses cousins qui, ensuite, analysaient et disséquaient leur atavisme commun. François taquinait la jeune fille, l'engageant à avoir plus d'assurance : « Affirme-toi, Véra » lui disait-il, « je voudrais te voir casser les vitres, faire des choses folles, vivre intensément ».

François Schutz avait surmonté la crise de dépression qu'il avait traversée au retour du front. La richesse de sa nature, l'amour de l'art, la curiosité de son esprit, l'avaient aidé à retrouver l'équilibre. Mais un autre sentiment y avait puissamment contribué. L'amitié qui l'unissait à sa cousine Lucie s'était transformée en un lien plus tendre et les jeunes gens s'étaient fiancés, sans en parler à leurs familles. François avait repris ses études de médecine et allait les terminer en même temps que Lucie.

Véra fut d'abord bouleversée par ce changement dans les rapports de ses cousins. Il lui sembla qu'elle se retrouvait de nouveau seule, éliminée de cette intimité avec les deux êtres qui tenaient la plus grande place dans son univers affectif. C'était comme si l'unique source de chaleur et de lumière qui existât pour elle fût brusquement tarie. Cette première réaction instinctive d'égoïsme fut très vite surmontée par le sentiment de la joie et de l'enrichissement que cet événement apportait dans la vie de ses amis, par suite dans la sienne, car elle ne pouvait être insensible à leur bonheur qui primait tout le reste.

C'est à cette époque que Vera a rencontré son futur époux et que commença pour elle une nouvelle vie et un "vrai roman "



Sylvie KOECHLIN-PECNARD, sculpteur,
peut réaliser pour vous le blason aux armoiries
Koechlin en pierre taillé, bronze, terre cuite
ou plâtre moulé à vos dimensions.

Prix suivant format et support,
de 3 000 à 30 000 Frs.

Atelier : 123 rue du Faubourg du Temple
75010 PARIS - Tél. 42.02.39.34

Les fossiles de Ch. Joseph* Koechlin (100/IK)

Les cousins de Mulhouse, grands lecteurs du BK et que les nos 32 et 33 avaient sensibilisés à la solidarité Koechlin-Schlumberger par les articles de Michel Hau sur la "Grande Famille", n'ont pas laissé échapper les deux noms associés en la personne de Charles - dit Joseph - Koechlin (1796-1863). Il fut un grand collectionneur de fossiles, dont les collections paléontologiques dorment encore dans les sous-sols de la Société Industrielle et qui a eu les honneurs d'un article paru dans l'Alsace le 28 Décembre 1994.

Certes, dans la galerie des grands K., la personne et les mérites de Joseph ne sont ignorés ni dans le Nouveau Dictionnaire Biographique Alsacien, ni dans notre Généalogie K. de 1975 (page 27, notice avec portrait). Mais nous n'avons jamais parlé de lui dans le BK. Pire, il a été oublié dans les tableaux des BK nos 32 et 33 consacrés aux scientifiques. En fait, ces tableaux se sont occupés de la descendance de Jean (47) et de son frère Jean-Jacques (49) - tous deux fils de Samuel (38), tandis que Joseph descend d'un troisième fils de Samuel, Josué (51) dont la descendance est moins nombreuse et qui n'a pas été pris en compte.

Le BK se doit de rattraper cette injustice Pour parler de Joseph et de ses fossiles, en cours d'étude et de classification, il nous faudra interroger, à Mulhouse, les compétences qui se penchent sur ses collections et faire appel aussi aux jeunes scientifiques de la famille. Peut-être en est-il dont les recherches pourraient retrouver celles de Joseph, en paléontologie et en géologie. Us n'ont qu'à consulter déjà le catalogue de la Bibliothèque Nationale, car Joseph est peut-être celui des K. qui a laissé la plus abondante oeuvre publiée.

Biographie de Charles Joseph Emile Koechlin

Né à Mulhouse en 1796, fils de Josué (51) et petit-fils de Samuel (38), il épousa en 1828 Caroline Schlumberger, fille de Jacques S. et de Climène Hofer. Sa fille aînée, Caroline épouse Jean Mieg. Il fut élève de Pestalozzi à Yverdon jusqu'à l'âge de 11 ans quand il revint à Mulhouse pour poursuivre ses études. Chargé de la filature de Soultzmat de 1812 à 1822, la maison mère, Schlumberger-Grosjean, le chargea ensuite de créer une nouvelle filature à Mulhouse. Cette maison Schlumberger-Koechlin devint une des premières dans l'impression des étoffes.

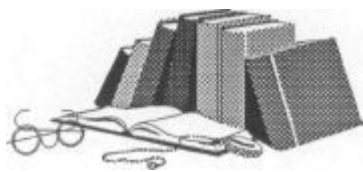
A 49 ans il se retire des affaires et se consacre à l'étude de la minéralogie et de la géologie, étudiant notamment les carrières de marbre du Bonhomme, la Serpentine des Vosges, et bien ailleurs. Il ne put, malheureusement, finir la carte géologique du Haut-Rhin dont le Conseil Général l'avait chargé.

Il fut conseiller municipal et Maire de Mulhouse entre 1831 et 1863. Sous son mandat la ville fit un grand effort pour l'enseignement : construction de salles d'asile, d'écoles de quartier et l'ouverture d'une école professionnelle où étaient organisés des cours gratuits pour les ouvriers. Il fit construire les églises catholique et protestante Saint Etienne.

Il publia un grand nombre d'études et de livres à caractère scientifique.



Identifier, classer et nettoyer les fossiles (Photo "L'Alsace" du 28 Décembre 1994)



Cousinons - Cuisinons

Lectures familiales

"LES PATRONS DU SECOND EMPIRE (Alsace)"

par Nicolas Stoskopf, Préface de Michel Hau

Éditions Picard - 286 p.

Cet ouvrage, qui paraît avec le concours du CNRS et de l'université des Sciences Humaines de Strasbourg, fait la part belle au patronat mulhousien. Parmi les notices biographiques dont il est composé dans sa majeure partie, nous avons relevé 5 Koechlin, 4 Schlumberger et 3 Dollfus, sans parler des familles alliées.

Très savant, comprenant des tableaux, des index, des grilles d'analyse factorielle, des statistiques, il est cependant très lisible et bien illustré. La partie 'notices' est rédigée d'une écriture très vivante, décrivant le personnage sous l'angle choisi de son activité professionnelle mais indiquant aussi les goûts, les dons, les réalisations annexes et réussissant souvent de vrais portraits.

Une synthèse lie la gerbe dans *l'Introduction* : elle reprend les thèmes bien connus maintenant, grâce à Michel Hau, de la spécificité de l'industrie alsacienne, dont Mulhouse semble le modèle le plus intéressant : l'apparition de dynasties industrielles fondées sur la conviction, la rigueur morale, la compétence technique, l'esprit d'entreprise, la passion du progrès et une relation à l'argent qui passe par le social, la solidarité et le goût d'investir. Air maintenant connu et que vous avez pu lire - souvent - orchestré dans le BK. Nous vous proposons de revenir sur ce livre dans un prochain bulletin, à propos d'une réflexion actualisée sur le patronat.

"GRAINE DE MANDARIN"

par Jacques Friedel, Éditions Odile Jacob - Paris 1994

Le Professeur Jacques Friedel, arrière petit fils d'Emilie Koechlin (AH41), récent Président de l'Académie des Sciences, se raconte en ce livre autobiographique. Quatrième jalon d'une dynastie de savants d'origine alsacienne - après un parcours par l'École Polytechnique et l'École des Mines - il s'oriente très tôt vers la recherche scientifique et l'enseignement supérieur.

Le titre de son livre est, sans doute, un clin d'oeil à la contestation estudiantine de Mai 1968 mais il illustre aussi un destin influencé par son double héritage culturel, familial et universitaire. Conscient de ses privilèges innés et acquis, l'auteur a voulu rendre un hommage motivé à ses maîtres et à ses géniteurs.

Près de la moitié de ce livre de souvenirs est consacrée à une vivante évocation de ses lignées familiales : celle des Friedel, bien sûr, mais aussi des Duvernoy, des Koechlin, des Berger-Levrault, Bersier, Hollard et Sandoz tous, en général, gens de l'Est, dispersés par l'annexion de l'Alsace en 1870, tous protestants, fidèles aux valeurs de rigueur, de probité et de patriotisme qui étaient celles des fondateurs de l'École Alsacienne, en particulier Charles Friedel, grand-père de l'auteur.

Mais déjà **lisez ce livre** ! Je l'ai fait et ai été :

flattée - ou plutôt gratifiée - de lire mon nom dans *Y Avertissement* parmi les gens remerciés pour "avoir apporté de précieux renseignements sur l'une ou l'autre des personnalités étudiées". Ce merci, à travers moi, s'adresse évidemment au BK car je n'ai pas rencontré l'auteur.

intéressée par les inventaires de fortune chiffrés qui terminent les notices. Désintéressés, austères, ces patrons là ... ? c'est à voir (peut-être à l'aide d'une échelle d'équivalence avec notre monnaie actuelle). Riches, en tout cas.

instruite, parfois passionnée, par les autres industriels que je ne connaissais pas : les bas-rhinois, les catholiques, les juifs, les luthériens, les libres-penseurs et ceux qui ont fait autre chose que le textile ou la mécanique ; bref, tout cet environnement dont nous avons tort de détacher la planète K. Elle fait partie d'une galaxie. Grâce au beau travail de Nicolas Stoskopf, nous ne l'oublierons plus.

Madeleine Fabre Koechlin

Puis Jacques Friedel évoque son éducation et sa vocation scientifique. Celle-ci s'est épanouie après la guerre 39-45 à la faveur d'un séjour en Angleterre qui l'a profondément marqué puisqu'il en a rapporté deux passions : l'une pour la recherche - c'était une confirmation, l'autre, nouvelle, pour sa future épouse anglaise.

Que le lecteur non familier des dislocations atomiques et des cortèges électroniques ne se décourage pas : les dissertations sur la physique des solides sont certes assez ésotériques mais jamais très longues; elles sont souvent suivies de réflexions éthiques ou sociologiques qui nous révèlent que Jacques Friedel n'est pas seulement un éminent scientifique mais aussi un humaniste attentif aux problèmes modernes de société.

Très ouvert sur la communauté scientifique internationale au sein de laquelle il jouit d'une grande renommée, collègue et ami de plusieurs prix Nobel, interlocuteur de ministres, il nous livre - dans la dernière partie de son ouvrage - ses réflexions sur les grandes orientations et l'organisation de la recherche scientifique et de l'enseignement supérieur, tentant in fine de répondre à la question "L'Université, pour quoi faire ?".

Voilà un témoignage intéressant, attachant, bien écrit par un homme de caractère, de réflexion et de talent.

Jean-Claude Koechlin et Madeleine Fabre-Koechlin

"D'GIESSEREI - LA FONDERIE,

40 années à la S.A.C.M. "

par Adrien Zimmermann, 1994 - 211 p.

Ce livre, que l'auteur dédie "aux descendants des familles créatrices de cette entreprise et qui - de ce fait - ont donné une importance à toute l'Alsace du sud", et dans lequel il consacre tout un chapitre à André Koechlin (90 - GI), le fondateur de la "Fonderie", nous appartient donc un peu. D'autant plus qu'André K., cent cinquante ans après, reste pour Adrien Zimmermann un personnage prestigieux, un modèle de patron.

Entré à la Société Alsacienne des Constructions Mécaniques en 1953 comme ouvrier professionnel, celui-ci a assisté, en quarante ans, au déclin et à la progressive liquidation de l'entreprise. Il ne s'en console pas. Il l'attribue aux vicissitudes de la situation de l'Alsace entre et après les deux guerres, mais aussi à une gestion qui ne sut ni garder les principes de qualité et d'honnêteté du fondateur, ni suffisamment s'ouvrir à la modernité.

Son livre a le grand mérite d'être une analyse sur la vie d'une entreprise à partir de la base et d'un poste précis, dont il décrit le fonctionnement et la progressive dégradation. Il n'a pas accès à la politique d'ensemble ni à sa justification et sa cohérence par les cadres. Son jugement est donc - mais peut-être autant que le leur ! - partiel et partial, mais il est très réfléchi et motivé.

De plus, il est très rare de pouvoir lire un tel témoignage dans un livre bien écrit et très vivant. Nous y reviendrons dans un prochain BK et publierons même quelques extraits de l'ouvrage d'Adrien Zimmermann.

Madeleine Fabre Koechlin

"LESENGEL UNE FAMILLE

D'INDUSTRIELS ET DE PHILANTHROPES"

par Jérôme Blanc aux Éditions Christian,
Paris 1994-342 p.

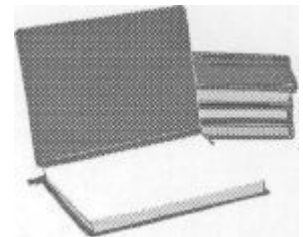
La vieille famille mulhousienne des Engel a enfin son historien en la personne de Jérôme Blanc, qui a reconstitué, après un long et minutieux travail de recherche, la généalogie de cette lignée et les trajectoires de chacun des ses membres. Celles-ci ont bien souvent croisé et recroisé celles des Koechlin. Le personnage le plus connu est Frédéric Engel-Dollfus qui développa la firme Dollfus-Mieg et Cie et créa, à Mulhouse, des institutions sociales qui allaient servir de modèle par la suite.

Mais on s'aperçoit, à la lecture de ce livre, que Frédéric Engel-Dollfus ne fut pas le seul homme remarquable de cette famille et que des réussites professionnelles habituellement assez rares sont, ici, comme dans les autres grandes familles mulhousiennes, fréquentes. Plus que les gènes ou la communauté de milieu, qui a disparu après la guerre de 1870, c'est un ensemble de traditions comportementales qui lie tous ces descendants entre eux.

Espérons qu'elles se transmettront aux générations futures : elles ont fait leurs preuves. Alors, un successeur de Jérôme Blanc aura envie, dans un siècle, d'écrire la suite de cette histoire ...

Professor Michel H au

Livre des patronymes, annuaires et généalogies...



Comme moi, vous avez du recevoir ces dernier temps des annonces pour des livres dits "généalogiques". Sachez tout d'abord que ces envois n'émanent aucunement de la rédaction du BK. Vos adresses restent confidentielles et nous ne les communiquons à personne. Par contre, si vous avez un téléphone et si vous n'êtes pas inscrit sur Liste Rouge, votre adresse est dans le domaine publique et accessible par l'annuaire électronique.

Justement "Le Livre Mondial des Patronymes" s'est largement servi de cet annuaire. Le volume proposé consiste en une large section sur les migrations des peuples, vaguement historique, une partie sur l'héraldique et quelques adresses utiles pour ceux qui démarre leurs recherches généalogiques. A la fin vient une longue liste des adresses, relevées sur les annuaires du monde, de tous les Koechlin. A vous de juger de son intérêt (nous en détenons un exemplaire).

La Société des Annuaires nous a demandé de remplir une fiche pour la compilation de son "Livre des Familles - Filiations protestantes en France". Il va de soi que, là encore, je n'ai pas communiqué vos adresses. Au contraire, je leur ai signalé que notre famille a toujours gardé la trace d'elle-même par la publication de tables généalogiques et que tous ceux intéressés par la famille détiennent ces livres. En ce qui concerne l'histoire des K, une large part est donné aux exploits, faits et vies de nos ancêtres dans le BK qui est envoyé à près de 300 familles.

Dans ma lettre à la Société des Annuaires (à titre purement personnel), j'ai indiqué, donc, que la partie historique et généalogique de l'ouvrage proposé n'aurait qu'un intérêt limité pour nous mais pourrait, bien évidemment intéresser d'autre familles protestantes. Afin de participer au livre j'ai suggéré que la rédaction prenne contact avec celle du BK qui pourrait fournir les éléments désirés. A ce jour nous n'avons eu aucune demande. Si vous recevez quelque chose, nous serions heureux d'en connaître la teneur et restons à votre disposition pour vous éclairer davantage sur ces ouvrages.

Susan Koechlin (AJ52411)*